

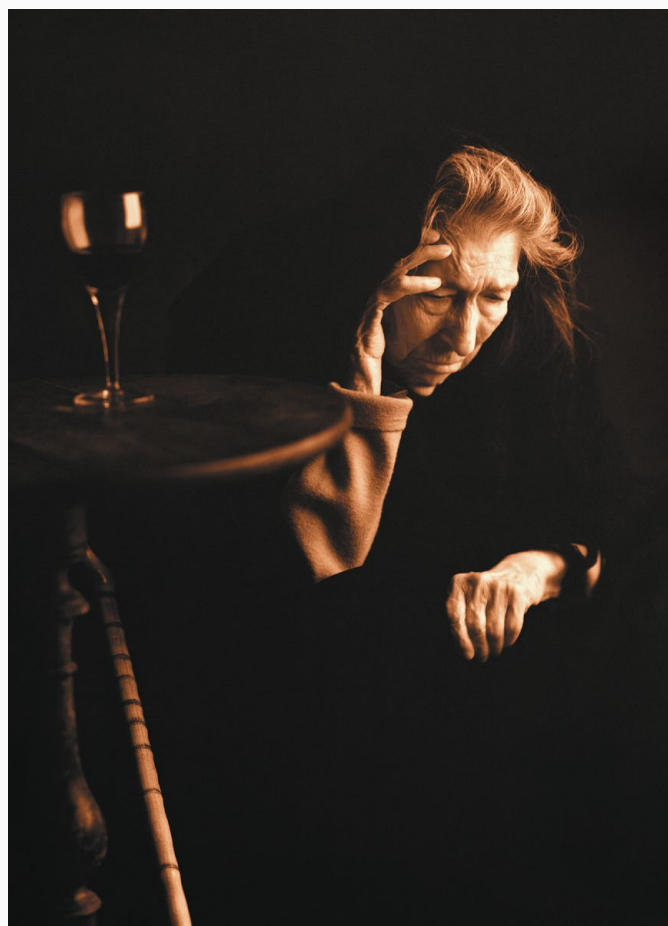
# Hans Belting : Gisèle Freund en face

Sur une étude photographique de Tom Fecht

Cette photographie m'a fasciné avant même que je sache pourquoi; d'où cette introspection, pour mieux cerner l'impression laissée par cette image. L'œil en sait souvent plus que les paroles ne sauraient exprimer. Il ne s'agit pas seulement d'en brosser une simple description. C'est plutôt la curiosité suscitée en moi qui est à l'origine de cette analyse. Je vois devant moi une nature morte, même si je sais que c'est un portrait. C'est un portrait parce qu'il représente un être humain seul avec lui-même. Cette femme se retranche en elle-même, semble-t-il, sans accorder la moindre attention à mon regard. Si elle prend la pose, il s'agit en fait d'une opposition à toute pose. Elle est enveloppée par une obscurité dans laquelle elle se rend invisible. L'espace où elle se trouve livrée à elle-même se mue pour nous en image en prenant la place de l'espace. La métamorphose de cet espace devenu image est aussi énigmatique que dans les portraits des Primitifs flamands, dont le fond noir se transforme en abîme où disparaissent les corps. La lumière rasante évoque également la manière de ces peintres. Elle plonge vers le corps, s'acharne douloureusement sur le visage et les mains, avant de s'évanouir, engloutie par l'obscurité. Seuls les rides et les plis de la peau nue opposent une ferme résistance à ce filet de lumière. Comme si la femme était réticente à l'emprise de cette lumière qui la livre à notre regard.

Se crée entre la femme et le cadre une relation équilibrée que nous percevons comme une image : la femme est mise en image. La lumière pénètre de l'extérieur, comme fait notre regard. Elle se pose d'abord sur la femme, puis glisse le long de la canne posée à côté d'elle avant d'illuminer dans les profondeurs de la pièce un objet qui pourrait être un verre de vin sur une table. La femme s'appuie sur ses deux bras pour demeurer immobile, évoquant une nature morte. Elle porte sa main droite à son front, saisissant la peau relâchée, comme pour y trouver appui. Par cette attitude, qui traduit plus un rejet qu'une tristesse, elle se soustrait à notre compassion. Ses mèches de cheveux tombent dans le vide. La main percluse de goutte n'est plus aussi habile. Ce n'est pas seulement le vieillissement qui lui pèse, c'est l'implacable repli dans la vieillesse. Le corps qui, déjà, ne peut plus se déplacer sans l'appui d'une canne, devient une entrave avec laquelle la femme ne veut plus se montrer. Elle s'abandonne avec indifférence à la lumière qui n'atteint plus que sa corporéité, à présent déjà niée.

Nous n'avons pas besoin de savoir qui est cette femme. Toutefois, dès son identité révélée, notre regard se voile de consternation. La photographie montre Gisèle Freund dans l'isolement du grand âge. Un photographe immortalise une photographe de renommée mondiale. Il doit avoir trouvé avec elle un accord qui dès lors confère à cette image une intimité. Les yeux de Gisèle Freund – ces yeux qui ont balayé le monde d'un regard tellement inquisitoire pour lui arracher tous ses secrets – se détournent ici de ce même monde. Elle est devenue elle-même le sujet de cette photographie, voilà pourquoi elle résiste à notre regard. La gamme chromatique baignant cette photo de chaudes tonalités évoque les magnifiques oeuvres de Gisèle Freund datant de 1939, alors que dans l'ivresse de la photographie couleur nouvellement découverte, et suite à une commande de « *Time* » et de « *Life* », la jeune femme d'alors immortalisait en des portraits célèbres les plus grands écrivains de l'époque. Mais, dans ses photos qui montrent les sujets de ses portraits chez eux, dans leur intérieur, le monde était éclairé. De même, il s'y créait un dialogue entre les visages et le regard de la photographe. Dans l'œuvre de Tom Fecht, la mise en scène est toute autre. Elle montre l'être perdu dans un espace où la représentation du lieu privé a déjà été annihilée. Comme un vernis, un voile brun enveloppe le corps, le vêtement et les objets, plaçant la photo à la distance temporelle qui nous en sépare aujourd'hui.



Tom Fecht *Portrait Gisèle Freund*, Paris 1999  
*Camerade Obscura I*, C-print 147 x 120 cm, Ultrasec  
Edition of 5 + 2 AP